**L’évangile expliqué**

**Cahier 11**

**Satan**

Première année vie publique L2

Troisième année vie publique L6

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**6**-Satan se présente toujours avec un

extérieur bienveillant…………………………………..…………...05

**22**-Le possédé de capharnaüm guéri dans

la synagogue…………………………………………………………….10

**53-**Le démon en personne………………………………..………47

**111**-Le possédé……………………………………….…………….. .50

**47**-Les possédés geraseniens………….……..……….………..67

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

6-«SATAN SE PRESENTE TOUJOURS AVEC UN EXTERIEUR BIENVEILLANT »

*(Première Année de la vie publique ; Livre 2)*

Satan, tu l'as vu, se présente toujours avec un extérieur sympathique, sous un aspect ordinaire. Si les âmes sont attentives et surtout en contact spirituel avec Dieu, elles se rendent compte de cette observation qui les rend circonspectes et promptes pour combattre les embûches du démon. Mais si les âmes sont inattentives au divin, séparées de lui par des tendances charnelles qui les envahissent et les rendent sourdes n'utilisant pas le secours de la prière qui les unit à Dieu et fait couler sa force comme par un canal dans le cœur de l'homme, alors elles s'aperçoivent difficilement du piège dissimulé sous une apparence inoffensive et y tombent. S'en dégager après cela est très difficile.

Les deux chemins que prend plus communément Satan pour arriver aux âmes sont *l'attrait charnel et* la *gourmandise.* Il commence toujours par le côté matériel de la nature. Après l’avoir démantelé et asservi, il dirige l’attaque vers la partie supérieure.

D’abord *le côté moral* :la pensée avec son orgueil et ses convoitises; puis *l’esprit,* en lui enlevant non seulement l’amour, mais aussi la crainte de Dieu. L’amour divin n’existe déjà plus quand l’homme l’a remplacé par d’autres amours humains. C’est alors que l’homme s’abandonne corps et âme à Satan pour arriver aux jouissances qu’il poursuit, pour s’y attacher toujours plus.

Comment je me suis comporté, tu l’as vu. Silence et prière. Silence. Car si Satan exerce son entreprise de séduction et cherche à nous circonvenir, on doit le supporter sans sottes impatiences et sans peurs déprimantes, mais réagir avec fermeté à sa présence et par la *prière* à ses séductions.

Inutile de discuter avec Satan. Lui serait victorieux car il est fort dans sa dialectique. Il n'y a que Dieu pour le vaincre, et alors recourir à Dieu qui parle par nous, à travers nous, montrer à Satan ce nom et ce Signe, non pas écrits sur un papier ou gravés sur le bol, mais inscrits et gravés dans les cœurs. Mon Nom, mon Signe. Répliquer à Satan uniquement quand il insinue qu'il est comme Dieu en utilisant la parole de Dieu. Il ne la supporte pas.

Puis, après la lutte, vient la victoire et les Anges servent le vainqueur et le protègent contre la haine de Satan. Ils le réconfortent avec une rosée céleste, avec la Grâce qu'ils déversent à pleines mains dans le cœur du fils fidèle, avec une bénédiction qui est une caresse pour l'esprit.

Il faut avoir la volonté de vaincre Satan, la foi en Dieu et en son aide, la foi dans la puissance de la prière et la bonté du Seigneur. Alors Satan ne peut nous faire du mal.

*Si ce n'était pas un temps de couvre-feu, je vous aurais envoyé chercher, tellement j'ai été terrorisée par l'apparition du démon. Le démon en personne, sans camouflages d'aucune sorte. C'est un personnage de grande taille, mince, fumeux, au front bas et étroit, visage pointu, aux yeux renfoncés, au regard tellement méchant, ironique, faux, que pour un peu j'aurais appelé au secours. J'étais en train de prier, dans l'obscurité de ma pièce, pendant que Marthe était dans la cuisine, et c'était exactement le Cœur Immaculé de Marie que je priais, quand près de la porte fermée, il m'est apparu, lui. Noir sur noir et pourtant j'ai vu tous les détails de son corps nu, affreux, non par l'effet d'une difformité, mais par un je ne sais quoi de féroce, d'horrible, de serpentin qui se dégageait de tous ses membres. Je n'ai vu ni cornes, ni queue, ni pieds fourchus, ni autres détails sous lesquels on le représente habituellement. Mais toute sa monstruosité était dans son expression. Pour exprimer ce qu'il était, je devrais dire: Fausseté, Ironie, Férocité, Haine, Embuscade. C'était ce qu'exprimait son expression rusée et méchante. Il se moquait de moi et m'insultait, mais n'osait approcher davantage. Il était là, cloué près de l'entrée. Il est resté, l'espace de dix bonnes minutes, et puis il s'en est allé. Mais il me passait des sueurs à la fois froides et chaudes. Pendant qu'effrayée, je me demandais le pourquoi de cette venue, Jésus m'a dit: « Parce que tu l'avais durement repoussé dans son élément principal. » (Pendant que je priais Marie, quelque chose tournoyait avec insistance en mon esprit... je ne sais comment appeler cette chose car ce n'est pas une voix, ce n'est pas une idée, ce n'est rien, et c'est pourtant quelque chose qui dit : « Sans toi, ici, quelque chose allait arriver .A cause de tes mérites, elle n'est pas arrivée. Parce que tu es tant aimée de Dieu. » Moi -je ne sais si je fais bien ou mal, mais il me semble que je fais bien -quand j'entends cela, je dis: « Va-t- en Satan. Ne me tente pas. Car si c'est Jésus qui me parle, je l'accepte, mais personne d'autre ne doit le dire pour aiguiser la complaisance envers moi- même. » Jésus m'a donc dit : « C'est parce que tu l'avais repoussé durement en son principal élément : l'orgueil. Oh ! S'il pouvait te faire tomber sur ce point ! L'as-tu bien vu ? N'as-tu pas remarqué comment son aspect, je dirais sa souveraineté ou sa paternité, apparaît et transparaît chez ceux qui même temporairement sont à son service ? Ne t'étonne pas si dans une personne il t'apparaissait avec l'aspect répugnant d'un animal sale et impur, d'un monstre gonflé par le ferment, par le levain de la luxure. C'est parce que cette pauvre créature est un fumier de vices nombreux et de péchés, mais les péchés de la chair sont en elle les principaux. Pense à tous ceux qui d'une autre façon, t'ont fait sursauter et souffrir. A ceux qui, seulement peut-être pendant une heure, ont été les instruments de Satan pour tourmenter une âme fidèle, la faire souffrir, la désoler. N'avaient-ils pas, en te blessant, la même expression de méchanceté cruelle que : tu as vue parfaite en lui? Oh! Il transparaît chez ceux qui le servent! Mais n'aie pas peur. Il ne peut te faire de mal si tu restes avec Moi et Marie. Il te hait. Oh! Sans mesure. Mais il est impuissant à te nuire. Si tu ne permets pas que ton âme le recherche et si tu la laisses sous la protection de mon Cœur, comment veux-tu qu'il puisse lui faire du mal ?*

*Écris ceci et écris aussi les autres visions moins importantes que tu as eues. Le Père doit les connaître toutes et elles ne sont pas sans but. Et sache que le temps arrive de mon printemps. Celui que je donne à mes préférés. Les violettes et les primevères constellent les prés au printemps. La participation à mes douleurs constelle les jours de préparation à la Passion chez mes amis. Va en paix. Je te bénis pour finir de dissiper ce qui te reste de peur, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. »*

22 – LE POSSEDE DE CAPHARNAUM GUERI DANS LA SYNAGOGUE

*(Première Année de la vie publique ; Livre 2)*

Je vois Jésus qui marche rapidement sur une grand-route que le vent froid d'un matin d'hiver balaie et durcit. Les champs, des deux côtés de la route, présentent à peine un timide duvet de moissons qui viennent de percer, un voile fin de verdure qui annonce la promesse du futur pain, mais une promesse vraiment à peine perceptible. Il y a encore, à l'ombre, des sillons dépourvus de cette verdure naissante et bénie, et seuls les sillons qui se trouvent dans les endroits plus ensoleillés ont cette verdure si légère et pourtant déjà joyeuse puisqu'elle parle du printemps qui arrive. Les arbres à fruits sont encore dépouillés sans un bourgeon qui se gonfle sur leurs branches obscures. Seuls les oliviers ont leur couleur éternelle gris-vert, aussi triste sous le soleil d'août que dans la faible clarté de cette matinée d'hiver. Et avec eux montrent leur couleur verte, un vert pâteux de céramiques à peine teintées, les feuilles grasses des cactées.

Jésus chemine, comme souvent, à deux ou trois pas en avant de ses disciples. Ils sont tous bien enveloppés dans leurs manteaux de laine.

A un certain moment, Jésus s'arrête et se retourne pour interpeller ses disciples: "Connaissez-vous le chemin ?"

"C'est le chemin, mais ensuite où se trouve la maison, nous ne le savons pas, car elle est à l'intérieur des terres... Peut-être là où se trouve ce bosquet d'oliviers..."

"Non. Elle doit être là-bas au fond, au contraire, où se trouvent ces gros arbres dépouillés..."

"Il devrait y avoir une route pour les chars..."

En somme, ils ne savent rien de précis. On ne voit personne sur la route ou dans les champs. Ils avancent au hasard, en cherchant leur route.

Ils trouvent une petite maisonnette de pauvres avec deux ou trois petits champs autour. Une fillette est en train de tirer de l'eau à un puits.

"Paix à toi, fillette" dit Jésus en s'arrêtant à la limite de la haie qui a un passage pour la circulation.

"Paix à toi. Que veux-tu ?"

"Un renseignement. Où se trouve la maison d'Ismaël le pharisien ?"

"Tu es égaré, Seigneur. Il te faut revenir au carrefour et prendre celle qui va vers le couchant du soleil. Mais il faut marcher beaucoup, beaucoup, car tu dois retourner là, au carrefour, et puis marcher, marcher. As-tu mangé ? Il fait froid, et avec l'estomac vide, on le sent davantage. Entre, si tu veux. Nous sommes pauvres. Mais Toi aussi tu n'es pas riche. Tu peux t'en arranger. Viens." Et d’une voix perçante, elle appelle : "Maman !"

S'amène sur le seuil une femme d'environ trente-cinq, quarante ans. Son visage est honnête mais un peu triste. Dans ses bras elle a un enfant d'environ trois ans, à peine vêtu.

"Entre. Le feu est allumé. Je te donnerai du lait et du pain."

"Je ne suis pas seul, j'ai ces amis."

"Qu'ils entrent tous et la bénédiction de Dieu avec les pèlerins que je loge."

Ils entrent dans une cuisine basse et sombre qu'égaie un feu pétillant. Ils s'assoient çà et là sur des coffres bruts.

"Maintenant, je vais préparer... C'est le matin... Je n'ai encore rien mis en ordre... Excusez-moi."

"Tu es seule ?" C'est Jésus qui parle.

"J'ai un mari et des enfants. Sept. Les deux plus grands sont encore au marché de Naïm. Ils doivent y aller parce que mon mari est malade. Une grande douleur !... Les fillettes m'aident. Celui-ci est le plus petit, mais j'en ai encore un autre à peine plus grand."

Le petit, maintenant vêtu de sa tunique, accourt pieds nus vers Jésus et le regarde avec curiosité. Jésus lui sourit. L'amitié se fait. "Qui es-tu ?" demande l'enfant avec confiance.

"Je suis Jésus."

La femme se retourne pour le regarder attentivement. Elle est restée avec un pain dans les mains, entre le foyer et la table. Elle ouvre la bouche pour parler, mais ensuite elle se tait.

L'enfant continue : "Où vas-tu ?"

"Sur les chemins du monde."

"Pour quoi faire ?"

"Pour bénir les enfants qui sont bons et leurs maisons où l'on est fidèle à la Loi."

La femme se retourne pour faire un geste, puis elle fait un signe à Judas Iscariote qui est le plus près d'elle. Lui se penche vers la femme qui demande : "Qui est ton ami ?"

Et Judas, hautain, (il semble que le Messie soit tel grâce à son mérite et à sa bonté): "C'est le Rabbi de Galilée : Jésus de Nazareth. Tu ne le sais pas, femme ?"

"La Galilée n'est pas à notre portée et moi, j'ai tant de douleurs ! … Mais... pourrais-je le lui dire."

"Tu le peux" dit avec hauteur Judas. Mais il semble un gros bonnet qui accorde une audience...

Jésus continue de parler avec l'enfant qui Lui demande s'il a Lui aussi des enfants.

Pendant que la fillette déjà vue et une autre un peu plus grande apportent le lait et la vaisselle, la femme va près de Jésus. Elle reste un peu hésitante, puis elle pousse un cri étouffé : "Jésus, aie pitié de mon mari !"

Jésus se lève. Il la domine de sa grande taille, mais il la regarde avec tant de bonté qu'elle s'enhardit. "Que veux-tu que je fasse ?"

"Il est très malade, gonflé comme une outre, il ne peut se baisser pour travailler. Il ne trouve pas de repos, car il étouffe et s'agite... Et nous avons des enfants encore petits..."

"Tu veux que je le guérisse ? Mais pourquoi le veux-tu de Moi ?"

"Parce que c'est Toi. Je ne te connaissais pas, mais j'ai entendu parler de Toi. Le sort t'a conduit chez moi après que par trois fois je t'ai cherché à Naïm et à Cana. Deux fois, il y avait aussi mon mari. Il te cherchait, malgré la souffrance qu'il éprouvait à aller en char... Maintenant aussi il est parti avec son frère... On nous avait rapporté que le Rabbi, ayant quitté Tibériade, allait à Césarée de Philippe. Il y est allé pour t'attendre..."

"Je ne suis pas allé à Césarée. Je vais chez le pharisien Ismaël, et puis j'irai vers le Jourdain..."

"Toi, qui es bon, chez Ismaël ?"

"Oui. Pourquoi ?»

"Parce que... parce que... Seigneur, je sais que tu dis de ne pas juger, de pardonner et de s'aimer. Je ne t'ai jamais vu, mais j'ai cherché à savoir de Toi, le plus que je pouvais, et j'ai prié l'Éternel de pouvoir t'entendre au moins une fois. Je ne veux pas faire une chose qui te déplaise... Mais comment on peut ne pas juger Ismaël et l'aimer ? Moi, je n'ai rien de commun avec lui et je n'ai donc rien à lui pardonner. Les insolences, qu'il nous jette à la figure quand il rencontre notre pauvreté sur son chemin, nous les secouons avec la même patience que nous secouons la boue ou la poussière qu'il projette sur nous en passant rapidement avec son bige. Mais l'aimer et ne pas le juger, c'est trop difficile... Il est tellement méchant !"

"Il est tellement méchant ? Avec qui ?"

"Avec tout le monde. Il opprime ses serviteurs, il prête avec usure, et il a des exigences cruelles. Il n'aime que lui-même. Il est le plus cruel de la région. Il ne mérite rien, Seigneur."

"Je le sais. Tu dis vrai."

"Et tu vas chez lui ?"

"Il m'a invité."

"Méfie-toi, Seigneur. Il ne l'aura pas fait par amour. *Il ne peut t'aimer.* Et Toi... tu ne peux l'aimer."

"Moi, j'aime même les pécheurs, femme. Je suis venu pour sauver celui qui est perdu..."

"Mais lui, tu ne le sauveras pas. Oh ! Pardon d'avoir jugé ! Toi, tu sais... Tout est bien de ce que tu fais ! Pardonne à ma sotte langue et ne me punis pas."

"Je ne te punis pas, mais ne le fais plus. Aime même les méchants, non pas pour leur méchanceté, mais parce que c'est par l'amour qu'on leur obtient la miséricorde qui les convertit. Tu es bonne et désireuse de l'être encore davantage. Tu aimes la Vérité, et la Vérité qui te parle te dit qu'Elle t'aime, car selon la Loi, tu as de la pitié pour l'hôte et le pèlerin et c'est ainsi que tu as élevé tes enfants. Dieu sera ta récompense. Je dois aller chez Ismaël qui m'a invité pour me présenter à ses nombreux amis qui veulent me connaître. Je ne puis attendre ton mari qui, sache-le, est sur le chemin du retour. Mais dis-lui de souffrir encore un peu et de venir *tout de suite* chez Ismaël. Viens toi aussi. Je le guérirai."

«Oh ! Seigneur !..." la femme est à genoux aux pieds de Jésus et le regarde riant et pleurant. Puis elle dit : "Mais c'est le sabbat, aujourd’hui !…"

"Je le sais. J'ai besoin que ce soit le sabbat pour dire quelque chose à ce propos à Ismaël. *Tout ce que je fais, je le fais dans un but clair et exempt d'erreur*. Sachez-le tous, même vous, mes amis qui avez peur et voudriez que je conforme ma conduite aux convenances humaines pour ne pas en subir de dommage. C'est l'amour qui vous guide, je le sais. *Mais vous devez savoir aimer mieux celui que vous aimez, en ne faisant jamais passer* l'intérêt divin après l'intérêt de celui que vous aimez. Femme, je pars et je t'attends. Qu'il y ait une paix perpétuelle dans cette maison où on aime Dieu et sa Loi, où on respecte le mariage et où on élève saintement les enfants, où on aime le prochain et où on cherche la Vérité. Adieu."

Jésus met la main sur la tête de la femme et des deux fillettes, puis il se penche pour embrasser les enfants plus petits, et il sort.

Maintenant un faible soleil d'hiver tempère la fraîcheur de l'air. Un garçon d'environ quinze ans attend avec un char rustique en très mauvais état.

"Je n'ai que cela, Seigneur. Mais tu auras plus vite fait et plus commodément."

"Non, femme. Garde frais le cheval pour venir chez Ismaël. Montre-moi seulement la route la plus courte."

Le garçon se met à côté de Lui et, à travers champs et prés, ils vont vers une ondulation de terrain au-delà de laquelle il y a une vaste cuvette de quelques hectares bien cultivée, au milieu de laquelle se trouve une belle maison, large et basse, entourée d'un jardin bien cultivé.

"Voici la maison, Seigneur" dit le garçon. "Si tu n'as plus besoin de moi, je vais rentrer à la maison pour aider la mère."

"Va et sois toujours un bon fils. Dieu est avec toi."

 Jésus entre dans la somptueuse maison de campagne d'Ismaël. Des serviteurs, en grand nombre, accourent à la rencontre de l'Hôte, certainement attendu. D'autres vont prévenir le maître qui sort à la rencontre de Jésus en Lui faisant de profondes inclinations.

"Sois le bienvenu, Maître, dans ma maison !"

"Paix à toi, Ismaël Ben Fabi. Tu m'as désiré. Je viens. Pourquoi m'as-tu invité ?"

"Pour avoir l'honneur de t'avoir et te présenter à mes amis. Je veux qu'ils soient aussi les tiens, comme je veux que tu sois pour moi un ami."

"Je suis ami de tout le monde, Ismaël."

"Je le sais. Mais, tu sais ! Il est bien d'avoir des amitiés en haut lieu. La mienne et celle de mes amis sont telles. Toi, pardonne-moi de te le dire, tu négliges trop ceux qui peuvent t'appuyer..."

"Et tu es de ceux-ci ? Pourquoi ?"

"Je suis de ceux-ci. Pourquoi ? Parce que je t'admire et que je veux que tu sois pour moi un ami."

"Ami ! Mais sais-tu, Ismaël, le sens que je donne à ce mot ? Pour beaucoup un ami cela veut dire une connaissance, pour d'autres un complice, pour d'autres un serviteur. Pour Moi cela veut dire : fidèle à la Parole du Père. Qui n'est pas cela ne peut être un ami pour Moi, ni Moi pour lui."

"Mais c'est justement parce que je veux être fidèle que je veux ton amitié, Maître. Tu ne le crois pas ? Regarde : voici Eléazar qui arrive. Demande-lui comme je t’ai défendu auprès des Anciens. Eléazar, je te salue. Viens, car le Rabbi veut te demander une chose."

Profondes salutations et réciproques coups d’œil investigateurs.

"Toi, Eléazar, dis ce que j'ai dit du Maître la dernière fois que nous nous sommes réunis."

"Oh ! Un véritable éloge ! Une défense passionnée! Il m'est alors venu l'envie de t'entendre, tant Ismaël parlait de Toi, Maître, comme du Prophète le plus grand venu au peuple d'Israël. Je me souviens qu'il disait que personne n'avait une parole plus profonde que la tienne, n'exerçait une fascination plus grande, et que si tu sauras mettre en œuvre l'épée, comme tu sais parler, il n'y aura pas de roi plus grand que Toi en Israël."

"Mon Royaume !... Il n'est pas humain, ce Royaume, Eléazar."

"Mais le Roi d'Israël ?!"

"Que s'ouvrent vos esprit pour comprendre les paroles secrètes. Il viendra le Royaume du Roi des rois. Mais non pas selon les estimations humaines. Non pas pour ce qui périt, mais pour ce qui est éternel. On y arrive non par un chemin fleuri et triomphal, ni sur un tapis empourpré du sang ennemi, mais par le rude chemin du sacrifice et par la douce échelle du pardon et de l'amour. *Ce sont les victoires contre nous-mêmes qui nous donneront ce Royaume.* Et que Dieu veuille que le plus grand nombre d'israélites puissent me comprendre. Mais il n'en sera pas ainsi. Vous pensez ce qui n'est pas. Dans ma main, il y aura un sceptre et c'est le peuple d'Israël qui l'y aura mis, Royal et Éternel. Aucun roi ne pourra l'enlever à ma Maison. Mais beaucoup en Israël ne pourront le voir sans frémir d'horreur, car il aura un nom qui sera atroce pour eux."

"Tu ne nous crois pas capables de te suivre ?"

"Si vous le vouliez, vous le pourriez. Mais vous ne le voulez pas. Pourquoi vous ne voulez pas ? Vous êtes âgés désormais. L'âge devrait vous donner compréhension et justice. Justice aussi pour vous-mêmes. Les jeunes... pourront se tromper et puis se repentir. Mais vous ! La mort est toujours proche pour les plus âgés. Eléazar, tu es moins enveloppé dans les théories que beaucoup de tes semblables. Ouvre ton cœur à la Lumière..."

Ismaël revient avec cinq autres pharisiens pompeux. "Venez donc dans la maison" dit le maître. Et, quittant l'atrium garni de sièges et de tapis, ils entrent dans une pièce où on leur apporte des amphores et des bassines pour les ablutions. Puis ils passent dans la salle à manger très richement préparée.

"Jésus à côté de moi, entre Eléazar et moi" commande le maître. Et Jésus, qui s'était tenu au fond de la salle près des disciples un peu intimidés et laissés de côté, doit s'asseoir à la place d'honneur. Le repas commence avec de nombreux plats de viandes et de poissons rôtis. Des vins et, me semble-t-il, des sirops, ou au moins des eaux miellées, passent et repassent.

Tous essaient de faire parler Jésus. L'un d'eux, un vieillard tout tremblotant, demande d'une voix éraillée de vieillard décrépit : "Maître, est-ce vrai ce qu'on dit, que tu as l'intention de modifier la Loi ?"

"Je ne changerai pas un iota à la Loi. Au contraire, (et Jésus appuie sur les mots) je *suis justement venu pour la rendre de nouveau intègre comme quand elle fut donnée à Moïse.»*

"Voudrais-tu dire qu'elle a été changée ?"

"Non, jamais. Uniquement qu'elle a subi le sort de toutes les choses élevées mises dans la main de l'homme."

"Que voudrais-tu dire ? Précise."

"Je veux dire que l'homme, par suite de l'ancien orgueil ou pour l'ancien foyer de la triple luxure, a voulu en retoucher les paroles droites et en a fait quelque chose qui opprime les fidèles alors que, pour ceux qui les ont retouchées, ce n'est qu'un amas de phrases... qu'on laisse à l'usage des autres."

"Mais, Maître ! Nos rabbins..."

"C'est une accusation !"

"Ne nous déçois pas dans notre désir de t'être utile !..."

"Hé ! Hé ! Ils ont raison de t'appeler révolté !"

"Silence ! Jésus est mon hôte. Qu'il parle en toute liberté."

"Nos rabbins, pour commencer, se sont ingéniés et ont peiné dans l'intention sainte de rendre plus facile l'application de la Loi. Dieu Lui-même a commencé cet enseignement quand aux paroles des dix commandements Il a ajouté des explications plus détaillées. Cela pour que l'homme n'eût pas l'excuse de ne pas avoir su comprendre. Œuvre sainte donc celle des maîtres qui ont brisé en morceaux, pour les petits de Dieu, le pain donné par Dieu à l'esprit. *Mais sainte quand elle poursuivait un but qui était droit.* Il n'en fut pas toujours ainsi. Et maintenant moins que jamais. Mais pourquoi voulez-vous me le faire dire, vous qui vous offensez si je vous énumère les fautes des puissants !"

"Des fautes ! Des fautes ! Nous n'avons que des fautes, nous ?"

"Je voudrais que vous n'aviez que des mérites !»

"Mais nous ne les avons pas. Tu le penses et ton regard le dit. Jésus, ce n'est pas en critiquant que l'on acquiert l'amitié des puissants. Tu ne règneras pas. Tu n'en connais pas l'art."

"Je ne demande pas de régner suivant vos idées, et je ne mendie pas des amitiés. C'est l'amour que je veux, mais un amour honnête et saint. Un amour qui va de Moi à ceux que j'aime, et qui se manifeste en usant à l'égard des pauvres de ce dont je prêche l'usage: la miséricorde."

"Moi, depuis que je t'ai entendu, je ne prête plus à usure" dit l'un.

"Et Dieu t'en récompensera."

"Le Seigneur m'est témoin que je n'ai plus frappé mes serviteurs qui auraient mérité le fouet, quand on m'a eu dit une de tes paraboles" dit un autre.

"Et moi ? C'est plus de dix boisseaux d'orge que j'ai laissés dans les champs pour les pauvres !" dit encore un autre.

Les pharisiens se louent copieusement.

Ismaël n'a pas parlé. Jésus l'interpelle : "Et toi, Ismaël !"

"Oh ! Moi ! J'ai *toujours* usé de miséricorde. Je n'ai qu'à continuer comme j'ai toujours fait."

"C'est bien pour toi ! S'il en est ainsi réellement, tu es l'homme qui ne connaît pas les remords."

"Oh ! Certainement pas !"

Jésus le transperce de son œil de saphir. Eléazar touche le bras de Jésus : "Maître, écoute-moi. J'ai un cas spécial à te soumettre. J'ai acquis récemment une propriété d'un malheureux qui s'est ruiné pour une femme. Il me l'a vendue, mais sans me dire qu'il y avait une vieille servante, sa nourrice, maintenant aveugle et presque idiote. Le vendeur n'en veut pas. Moi... je n'en voudrais pas. Mais, la jeter à la rue.., Que ferais-tu, Maître ?"

«Toi, que ferais-tu si tu devais donner un conseil à un autre ?"

"Je dirais : "Garde-la. Tu ne te ruineras pas pour un pain"."

"Et pourquoi parlerais-tu ainsi ?"

"Mais !... parce que je pense que c'est ainsi que j'agirais et je voudrais qu'on agisse ainsi à mon égard..."

"Tu es très près de la Justice, Eléazar. Agis comme tu conseillerais de le faire et le Dieu de Jacob sera toujours avec toi."

"Merci, Maître."

Les autres bougonnent entre eux. "Qu'avez-vous à murmurer ?" demande Jésus. "N'ai-je pas parlé juste ? Et lui n'a-t-il pas parlé avec justice ? Ismaël, défends tes hôtes, toi qui as toujours agi avec miséricorde."

"Maître, tu parles bien, mais… si on agissait toujours ainsi !... On serait victime des autres."

"Et il vaut mieux, selon toi, que ce soient les autres qui soient nos victimes, n'est-ce pas ?"

"Je ne dis pas cela. Mais il y a des cas..."

"La Loi dit d'avoir miséricorde..."

"Oui, pour le frère pauvre, pour l'étranger, le pèlerin, la veuve et l'orphelin. Mais cette vieille, qui est tombée dans les bras d'Eléazar, n'est pas sa sœur, ni pèlerine, ni étrangère, ni orpheline ou veuve. Rien pour lui. Ni plus ni moins qu'un vieux tableau, oublié par le vrai maître dans la propriété vendue. Eléazar pourrait donc la chasser sans scrupules d'aucune sorte. Enfin la responsabilité de la mort de la vieille ne lui reviendrait pas, mais reviendrait à son vrai maître..."

"...qui ne peut plus la garder puisqu'il est pauvre lui aussi, et par conséquent lui aussi est exempt d'obligations. De sorte que si la petite vieille meurt de faim, c'est elle qui est coupable, n'est-ce pas ?"

"C'est cela, Maître. C'est le sort de ceux... qui ne servent plus. Les malades, les vieux, les incapables, sont condamnés à la misère, à la mendicité. Et la mort est ce qu'il y a de meilleur pour eux... C'est ainsi depuis que le monde est monde et il en sera toujours ainsi..."

"Jésus, aie pitié de moi !" Un cri de détresse entre par les fenêtres fermées, car la salle est fermée et avec les lampes allumées, peut-être à cause du froid.

"Qui m'appelle ?"

"Quelque importun. Je le ferai chasser. Ou quelque mendiant. Je lui ferai donner un pain."

"Jésus, je suis malade. Sauve-moi !"

"Je l'ai dit : un importun. Je punirai les serviteurs pour l'avoir fait passer." Et Ismaël se lève.

Mais Jésus, plus jeune d'au moins vingt ans et qui le dépasse du cou et de la tête, le fait se rasseoir en lui mettant la main sur l'épaule et en commandant : "Reste, Ismaël. Je veux voir celui qui me cherche. Faites-le entrer."

Il entre un homme aux cheveux encore noirs. Il peut avoir environ quarante ans. Mais il est enflé comme un tonneau et jaune comme un citron, avec les lèvres violettes entrouvertes et la bouche haletante. Il est accompagné par la femme de la première partie de la vision.

L'homme avance avec peine à cause de la maladie et de la crainte. Il voit qu'on le regarde d'un si mauvais œil ! Mais Jésus a quitté sa place et il est allé vers le malheureux en le prenant par la main et en l'amenant au milieu de la salle dans l'espace vide entre les tables disposées en fer à cheval. Exactement sous le lampadaire.

"Que veux-tu de Moi ?"

"Maître... je t'ai tant cherché... depuis si longtemps... Je ne veux rien que la santé... pour mes enfants et ma femme... Toi, tu peux tout... Vois à quoi je suis réduit..."

"Et tu crois que je puis te guérir ?"

"Si je le crois !... Tout pas m'est douloureux... toute secousse pénible... mais pourtant j'ai fait des milles pour te chercher... et puis avec le char je t'ai suivi aussi... mais je ne te rattrapais jamais… Si je le crois !... Je suis étonné de n'être pas encore guéri, depuis que ma main est dans la tienne, car tout en Toi est saint, ô Saint de Dieu."

Le pauvre souffle comme un phoque par l'effort qu'il fait pour tant parler. La femme regarde son mari et Jésus, et elle pleure.

Jésus les regarde et il sourit. Puis il se tourne et il demande : "Toi, vieux scribe, (il parle au vieux à la voix chevrotante qui a parlé le premier) réponds-moi : est-il permis de guérir pendant le sabbat ?"

"Pendant le sabbat il n'est permis de faire aucun travail."

"Même pas de sauver quelqu'un du désespoir ? Ce n'est pas un travail manuel."

"Le sabbat est consacré au Seigneur."

"Quelle œuvre plus digne d'un jour sacré que de faire qu’un fils de Dieu dise à son Père : "Je t'aime et te loue parce que Tu m'as guéri " ?!"

"Il doit le faire, même s'il est malheureux."

"Chanania, sais-tu qu'en ce moment ton bois le plus beau est en train de brûler, et que toute la pente de l'Hermon rougit de l'éclat des flammes ?"

Le vieil homme bondit comme si un aspic l'avait mordu : "Maître, tu dis la vérité ou bien est-ce une plaisanterie ?"

"Je dis la vérité. Je vois et je sais."

"Oh ! Malheureux que je suis ! Mon bois le plus beau ! Des milliers de sicles en cendre ! Malédiction ! Maudits soient les chiens qui m'y ont mis le feu ! Que leurs viscères brûlent comme mon bois !" Le petit vieux est désespéré.

"Ce n'est qu'un bois, Chanania, et tu te plains ! Pourquoi ne donnes-tu pas louange au Seigneur, dans ce malheur ? Lui ne perd pas du bois qui renaît, mais la vie et le pain de ses enfants, et il devrait donner la louange que toi tu ne donnes pas ? Donc scribe, il ne m'est pas permis de le guérir le jour du sabbat ?"

"Maudit sois-tu, lui et le sabbat ! J'ai bien autre chose à penser, moi..." et, bousculant Jésus qui lui avait mis une main sur le bras, il sort furieux et on l'entend brailler de sa voix chevrotante pour avoir son char.

"Et maintenant ?" demande Jésus en tournant son regard vers les autres. "Et maintenant vous, dites-moi: est-ce permis ou non ?"

Personne ne répond. Eléazar baisse la tête après avoir entrouvert les lèvres, que pourtant il referme, saisi par le froid qui a envahi la salle.

"Eh bien, Moi, je vais parler" dit Jésus. Et son aspect est imposant et sa voix est un tonnerre comme toujours quand il va opérer un miracle. "Je vais parler. Je parle. Je dis : homme, qu'il te soit fait selon ce que tu crois. Tu es guéri. Loue l'Eternel. Va en paix."

L'homme reste interdit. Peut-être pensait-il redevenir d'un coup agile comme autrefois. Et il lui semble qu'il n'est pas guéri. Mais qui sait ce qu'il ressent... il pousse un cri de joie, se jette aux pieds de Jésus et les baise.

"Va, va ! Sois toujours bon. Adieu !" L'homme sort suivi de la femme qui, jusqu'au dernier moment, se retourne pour saluer Jésus.

"Pourtant, Maître... Dans ma maison... Le jour du sabbat..."

"Tu n'approuves pas ! Je le sais. Et c'est pour cela que je suis venu. Ami, toi ? Non. Mon ennemi. Tu n'es pas sincère avec Moi, ni avec Dieu."

"Tu m'offenses, maintenant ?"

"Non, je dis la vérité. Tu as dit qu'Eléazar n'est pas tenu de secourir cette petite vieille parce qu'elle n'appartient pas à sa propriété. Mais toi, tu avais deux orphelins dans ta propriété. C'étaient les enfants de deux serviteurs fidèles qui sont morts au travail, l'un avec la faux en main, l'autre tuée par une fatigue excessive. Pour que tu la gardes, elle avait dû ajouter à son service celui de son mari. Tu disais : "J'ai fait un contrat pour deux travailleurs et, pour te garder, j'exige ton travail et celui du mort". Et elle te l'a donné, et elle est morte avec l'enfant qu'elle portait, car cette femme était mère, et elle n'a pas eue la pitié que l'on a pour une bête qui engendre. Où sont maintenant ces deux petits ?"

"Je ne sais pas... Ils sont disparus, un jour."

"Ne mens pas maintenant. Il suffit d'avoir été cruel. Il ne faut pas ajouter le mensonge pour rendre tes sabbats odieux à Dieu, même s'ils sont exempts d’œuvres serviles. Où sont ces petits ?"

"Je ne sais pas. Je ne sais plus, crois-le."

"Moi, je le sais. Je les ai trouvés un soir de novembre, froid, pluvieux, sombre. Je les ai trouvés affamés et tremblants, près d'une maison, comme deux petits chiens à la recherche d'une bouchée de pain... Maudits et chassés par un homme qui avait des entrailles de chien, un homme pire qu'un chien, car un chien aurait eu pitié de ces deux orphelins. Et toi et cet homme, vous n'avez pas eu pitié. Leurs parents ne te servaient plus, n'est-ce pas ? Ils étaient morts. Les morts ne peuvent que pleurer dans leurs tombeaux, en entendant les sanglots de leurs enfants malheureux dont les autres ne s'occupent pas. Cependant les morts portent à Dieu, par leur esprit, leurs pleurs et ceux de leurs enfants orphelins, et ils disent : "Seigneur, exerce, Toi, nos vengeances, puisque le monde opprime quand il ne peut plus exploiter". Les deux petits n'étaient pas encore en âge de te servir, n'est-ce pas ? Oui et non, car la petite pouvait servir pour glaner... Et tu les as chassés, en leur refusant même le peu de bien qui appartenait au père et à la mère. Ils pouvaient mourir de faim et de froid comme deux chiens sur un chemin. Ils pouvaient vivre en devenant l'un voleur l'autre une prostituée, car la faim porte au péché. Mais que t'importait ?

Il y a un moment, tu as cité la Loi à l'appui de tes théories. Et la Loi ne dit-elle pas alors : "Ne faites pas de tort à la veuve et à l'orphelin. Si vous leur faites du tort, leurs voix s'élèveront vers Moi. J'entendrai leurs cris et ma fureur s'enflammera et je vous exterminerai par l'épée, et vos femmes resteront veuves et vos enfants orphelins"? N'est-ce pas ce que dit la Loi ? Et alors, pourquoi ne l'observes-tu pas ? Tu m'as défendu auprès des autres ? Et alors pourquoi ne prends-tu pas, en toi-même, la défense de ma Doctrine ? Tu veux être pour Moi un ami ? Et alors pourquoi fais-tu le contraire de ce que je dis ?

L'un de vous est en train de courir à perdre haleine, s'arrachant les cheveux à cause de la ruine de son bois. Et il ne se les arrache pas pour les ruines de son cœur ! Et toi, qu'attends-tu pour le faire ? Pourquoi voulez-vous vous croire parfaits, vous auxquels le sort a donné une haute situation ? Et si vous l'êtes en quelque chose, pourquoi ne cherchez-vous pas à l'être en tout ? Pourquoi me haïssez-vous parce que je découvre vos plaies ? Je suis le Médecin de votre esprit. Est-ce qu'un médecin peut guérir sans découvrir et nettoyer les plaies ? Mais ne savez-vous pas qu'un grand nombre, et cette femme qui est sortie est une de ceux-là, méritent la première place au banquet de Dieu en dépit de leur apparence mesquine ! Ce n'est pas l'extérieur, c'est le cœur et l'esprit qui ont de la valeur. Dieu vous voit, du haut de son trône, et Il vous juge. Combien Il en voit qui valent mieux que vous ! Par conséquent, écoutez.

Prenez toujours comme règle de conduite cela : quand on vous invite à un banquet de noces, choisissez toujours la dernière place. Double honneur vous en reviendra quand le maître vous dira : "Ami, avance". Honneur de mérite et honneur d'humilité. Alors que... O triste moment pour un orgueilleux d'avoir la honte de s'entendre dire : "Va là-bas, au fond, car il y a quelqu'un qui est plus que toi". Et faites la même chose dans le banquet secret de votre esprit pour les noces avec Dieu. Qui s'humilie sera exalté, et qui s'exalte sera humilié.

Ismaël, ne me hais pas parce que Moi je te soigne. Moi, je ne te hais pas. Je suis venu pour te guérir. Tu es plus malade que cet homme. Tu m'as invité pour te donner du lustre à toi-même et satisfaire tes amis. Souvent tu invites, mais par orgueil et pour ton plaisir. Ne le fais pas. N'invite pas les riches, les parents, les amis. Mais ouvre ta maison, ouvre ton cœur aux pauvres, aux mendiants, aux estropiés, aux boiteux, aux orphelins et aux veuves. Ils ne te donneront en échange que des bénédictions. Mais Dieu les changera pour toi en grâces. Et à la fin… oh ! à la fin, quel sort bienheureux pour tous les miséricordieux qui seront récompensés par Dieu à la résurrection des morts !

Malheur à ceux qui caressent seulement une espérance de profit et puis ferment leur cœur au frère qui ne peut plus servir. Malheur à eux ! Je ferai les vengeances de ceux qui ont été abandonnés."

"Maître... je... je veux te satisfaire. Je prendrai encore ces enfants."

"Non."

"Pourquoi ?"

"Ismaël ?!…"

Ismaël baisse la tête. Il veut faire l'humble. Mais c'est une vipère à laquelle on a pressé le venin et elle ne mord plus parce qu'elle sait qu'elle n'en a plus, mais pourtant elle attend le moment de mordre...

Eléazar essaie de ramener la paix en disant : "Bienheureux ceux qui prennent part au banquet de Dieu dans leur esprit et dans le Royaume éternel. Mais crois-le, Maître, c'est la vie qui nous apporte des obstacles. Les charges... les occupations..."

Jésus dit la parabole du banquet et pour finir : "Les charges... les occupations, as-tu dit. C'est vrai. C'est pour cela que je t'ai dit, au commencement de ce banquet, que mon Royaume se conquiert par des victoires sur soi-même et non par des victoires sur des champs de bataille. La place au grand Banquet est pour ces humbles de cœur qui savent être grands par leur fidèle amour qui ne mesure pas le sacrifice et qui surmonte tout pour venir à Moi. Même une heure suffit pour changer un cœur. Pourvu que ce cœur le *veuille.* Et il suffit d'une parole. Je vous en ai tant dit. Et je regarde... Dans un cœur va naître une plante sainte. Dans les autres, des ronces pour Moi et, dans ces ronces, des aspics et des scorpions. Peu importe. Je vais droit mon chemin. Qui m'aime me suive. Je vais en appelant à ma suite. Que ceux qui ont le cœur droit viennent à Moi. Je vais en instruisant. Que ceux qui cherchent la justice s'approchent de la Fontaine. Pour les autres... pour les autres c'est le Père Saint qui les jugera.

Ismaël, je te salue. Ne me hais pas. Réfléchis. Et rends-toi compte que j'ai été sévère par amour, non par haine. Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent, paix à tous si vous la méritez."

Je vois la synagogue de Capharnaüm. Elle est déjà remplie d'une foule qui attend. Des gens, sur le seuil, surveillent la place encore ensoleillée, bien que l'on aille vers le soir. Finalement, un cri "Voici le Rabbi qui vient." Tous se retournent vers la sortie. Les moins grands s'élèvent sur la pointe des pieds ou cherchent à se pousser en avant. Quelques disputes, quelques bousculades malgré les reproches des employés de la synagogue et des notables de la cité.

"La paix soit avec tous ceux qui cherchent la Vérité !" Jésus est sur le seuil et salue en bénissant, les bras tendus en avant. La lumière très vive qui vient de la place ensoleillée met en valeur sa grande stature, nimbée de lumière. Il a quitté son habit blanc et il a pris ses vêtements ordinaires, azur foncé. Il s'avance à travers la foule qui lui fait un passage puis se resserre autour de Lui, comme l'eau autour d'un navire.

"Je suis malade, guéris-moi!" gémit un jeune homme qui me semble phtisique d'après son aspect, et qui tient Jésus par son vêtement.

Jésus lui met la main sur la tête et lui dit: "Aie confiance, Dieu t'écoutera, lâche-moi maintenant pour que je parle au peuple, après je viendrai vers toi."

Le jeune homme le lâche et reste tranquille.

"Qu'est-ce qu'il t'a dit ?" demande une femme qui porte un bambin sur ses bras.

"Il m'a dit qu'après avoir parlé au peuple il viendra vers moi."

"Il te guérit, alors ?"

"Je ne sais pas. Il m'a dit : "Confiance". Moi, j'espère."

"Qu'est-ce qu'il t'a dit ?"

"Qu'est-ce qu'il t'a dit ?"

La foule veut savoir. La réponse de Jésus circule parmi le peuple.

"Alors, je vais prendre mon petit."

"Et moi, j'amène ici mon vieux père."

"Oh! si Aggée voulait venir ! Je vais essayer ... mais il ne viendra pas."

Jésus a rejoint sa place. Il salue le chef de la synagogue qui le salue avec ses acolytes. C'est un homme de petite taille, gras et vieillot. Pour lui parler, Jésus s'incline. On dirait un palmier qui se penche vers un arbuste plus large que haut.

"Que veux-tu que je te donne ?" demande le chef de la synagogue.

"Ce que tu veux ou bien au hasard, l'Esprit te guidera."

"Mais... seras-tu préparé ?"

"Je le suis. Prends au hasard. Je répète : l'Esprit du Seigneur guidera le choix pour le bien de ce peuple."

Le chef de la synagogue étend la main sur le tas de rouleaux. Il en prend un, l'ouvre et s'arrête à un point donné. "Voilà" dit-il.

Jésus prend le rouleau et lit à l'endroit indiqué : "Josué : *"Lève- toi et sanctifie le peuple et dis-leur: 'Sanctifiez-vous pour demain car voilà ce que dit le Dieu d'Israël: L'anathème est au milieu de vous, ô Israël. Tu ne pourras pas tenir tête à tes ennemis jusqu'à ce que soit enlevé du milieu de toi, celui qui s'est contaminé avec tel délit' ".* Il s'arrête, enroule le rouleau et le rend.

La foule est très attentive. Seul quelqu'un chuchote "Nous allons en entendre de belles contre les ennemis !"

"C'est le Roi d'Israël, le Promis, qui rassemble son peuple !" Jésus tend les bras dans son habituelle attitude oratoire. Le silence se fait, complètement.

"Celui qui est venu vous sanctifier s'est levé. Il est sorti du secret de la maison où il s'est préparé à cette mission. Il s'est purifié pour vous donner l'exemple de la purification. Il a pris position face aux puissants du Temple et au peuple de Dieu. Et maintenant, Il est parmi vous. C'est Moi ! Non pas comme le pensent et l'espèrent certains parmi vous qui ont l'esprit enténébré et le cœur troublé. Plus grand et plus noble est le Royaume dont je suis le futur Roi et auquel je vous appelle.

Je vous appelle, ô vous d'Israël, avant tout autre peuple, parce que vous êtes ceux qui dans les pères de vos pères eurent la promesse de cette heure et l'alliance avec le Seigneur Très-Haut. Mais ce ne sera pas avec des foules armées, pas par la féroce effusion de sang que se formera ce Royaume. Ce ne sont pas les violents, ni les dominateurs, pas les orgueilleux, les irascibles, les envieux, les luxurieux, les gens cupides qui y entreront, mais les bons, les doux, les chastes, les miséricordieux, les humbles, ceux qui aiment le prochain et Dieu, les patients.

Israël ! Ce n'est pas contre les ennemis du dehors que tu es appelé à combattre, mais contre les ennemis du dedans, contre ceux qui se trouvent en ton cœur, dans le cœur des dizaines et des dizaines de mille parmi tes fils. Enlevez l'anathème du péché dans tous vos cœurs si vous voulez que demain le Seigneur vous rassemble et vous dise: "Mon peuple, à toi le Royaume qui ne sera plus vaincu, ni envahi, ni attaqué par les ennemis". Demain. Quel jour, ce demain ? Dans un an ou un mois? Oh ! ne cherchez pas avec la soif malsaine de connaître l'avenir par des moyens qui ont le goût de coupables sorcelleries. Laissez aux païens l'esprit Python. Laissez au Dieu éternel le secret de Son temps. Vous, dès demain, le demain qui surgira après cette heure du soir, celui-là qui viendra de nuit, qui surgira avec le chant du coq, venez vous purifier dans la *vraie* pénitence.

Repentez-vous de vos péchés pour être pardonnés et prêts pour le Royaume. Enlevez-vous l'anathème du péché. Chacun a le sien. Chacun a celui qui est contraire aux dix commandements du salut éternel. Examinez-vous, chacun avec sincérité et vous trouverez le point sur lequel vous vous êtes trompés. Ayez-en humblement un repentir sincère. Veuillez vous repentir. Non en paroles. On ne se moque pas de Dieu et on ne Le trompe pas. Mais repentez-vous avec la volonté arrêtée de changer de vie, de revenir à la Loi du Seigneur. Le Royaume des Cieux vous attend. Demain.

Demain ? Demandez-vous ? Oh ! C'est toujours un prompt lendemain, l'heure de Dieu, même quand il vient au terme d'une longue vie comme celle des Patriarches. L'éternité n'a pas, pour mesurer le temps, le lent écoulement du sablier. Ces mesures du temps que vous appelez jours, mois, années, siècles sont les palpitations de l'Esprit Éternel qui vous garde en vie. Mais vous êtes éternels en votre esprit et vous devez, en esprit, garder la même méthode de mesure du temps que votre Créateur. Dire donc : "Demain, ce sera le jour de ma mort !" Bien plus, pas de mort pour celui qui est fidèle, mais repos dans l'attente, dans l'attente du Messie qui ouvre les portes des Cieux.

Et, en vérité, je vous dis que parmi ceux qui sont ici présents, vingt-sept seulement devront attendre à leur mort. Les autres seront jugés dès avant la mort et la mort sera le passage à Dieu ou à Mammon, sans délai parce que le Messie est venu, Il est parmi vous et vous appelle pour vous donner la bonne nouvelle, pour vous instruire de la Vérité, pour vous assurer le salut et le Ciel. Faites pénitence ! Le " demain " du Royaume des Cieux est imminent, qu'il vous trouve purs pour devenir les possesseurs du Jour Éternel. La paix soit avec vous."

Un se lève pour le contredire, c'est un Israélite barbu aux somptueux vêtements. Il dit: "Maître, ce que tu dis me paraît en opposition avec ce qui est dit au Livre second des Macchabées, gloire d'Israël. Là, il est dit : "En fait, c'est un signe de grande bienveillance de ne pas permettre aux pécheurs de ne pas revenir pendant longtemps à leurs caprices, mais de les châtier aussitôt. Le Seigneur ne fait pas comme avec les autres nations qu'il attend patiemment pour les punir lorsque est venu le jour du Jugement, quand la Mesure de leurs fautes sera comble". Toi, au contraire, tu parles comme si le Très-Haut pouvait être très lent à nous punir, à nous attendre, comme les autres peuples, au temps du Jugement, quand sera comble la mesure des péchés. Vraiment, les faits t'apportent un démenti. Israël est puni, comme dit l'histoire des Macchabées. Mais, si c'était comme tu dis, n'y aurait-il pas un désaccord entre ta doctrine et celle qui est renfermée dans la phrase que je t'ai rapportée ?"

"Qui es-tu, je ne le sais ; mais qui que tu sois, je te réponds. Il n'y a pas de désaccord dans la doctrine, mais dans la manière d'interpréter les paroles. Tu les interprètes à la manière humaine; moi à la manière de l'Esprit. Toi, représentant de la majorité des hommes, tu vois tout dans une référence au présent et à ce qui est caduc. Moi, représentant de Dieu, j'explique tout et en fais l'application à l'éternel et au surnaturel. Jéhovah vous a frappés, oui, dans le présent, dans votre orgueil et votre prétention d'être un "peuple" selon les idées de la terre. Mais, à quel point Il vous a aimés et a usé de patience avec vous plus qu'avec aucun autre, en vous accordant à vous le Sauveur, son Messie, pour que vous l'écoutiez et vous vous sauviez avant l'heure de la colère divine ! Il ne veut plus que vous soyez pécheurs. Mais si Il vous a frappés en ce monde caduc, voyant que la blessure ne guérit pas, mais au contraire émousse toujours plus votre esprit, voici qu'Il vous envoie non pas la punition mais le salut. Il vous envoie Qui vous guérit et vous sauve, Moi, qui vous parle."

"Ne trouves-tu pas que tu es audacieux en te posant comme représentant de Dieu ? Aucun des prophètes n'a eu cette audace, et Toi... qui es-tu, Toi qui parles et sur l'ordre de qui parles-tu ?"

"Les prophètes ne pouvaient dire d'eux-mêmes ce que Je dis de Moi. Qui suis-je ? L'Attendu, le Promis, le Rédempteur. Déjà vous avez entendu celui qui m'a précédé dire: "Préparez les voies du Seigneur... Voici que vient le Seigneur Dieu... Comme un berger il paîtra son troupeau, tout en étant l'Agneau de la vraie Pâque !" Il y a parmi vous des gens qui ont entendu ces paroles de la bouche du Précurseur et qui ont vu s'éclairer le ciel par l'effet d'une lumière qui descendait en forme de colombe, qui ont entendu Une voix qui parlait en disant qui j'étais. Par ordre de qui Je parle ? Par ordre de Celui qui est et qui m'envoie."

"Tu peux le dire, mais tu peux aussi être un menteur ou dans l'illusion. Tes paroles sont saintes, mais Satan aussi a des paroles trompeuses teintes de sainteté, pour entraîner dans 1'erreur. Nous, nous ne te connaissons pas."

"Je suis Jésus de Joseph, de la race de David, né à Bethléem Ephrata, selon la promesse, appelé Nazaréen parce que j'ai la maison à Nazareth. Cela, du point de vue du monde. Selon Dieu je suis son Messie. Mes disciples le savent."

"Oh ! Eux, ils peuvent dire ce qu'ils veulent et ce que tu leur fais dire."

"Un autre parlera, qui ne m'aime pas et dira qui je suis. Attends que j'appelle un de ceux qui sont présents."

Jésus regarde la foule, étonnée de la discussion, choquée et divisée en deux courants contraires. Il regarde, en cherchant quelqu’un avec ses yeux de saphir, puis crie à haute voix : "Aggée, avance, Je te le commande."

Grand bruit dans la foule qui s'ouvre pour laisser passer un homme agité par un tremblement et soutenu par une femme.

"Connais-tu cet homme ?"

"Oui, c'est Aggée de Malachie, d'ici, de Capharnaüm. Il est possédé d'un esprit malin qui le fait entrer dans des accès de folie furieuse et soudaine."

"Tout le monde le connaît ?" La foule crie: "Oui, oui."

"Quelqu'un peut-il dire qu'il m'a parlé fût-ce quelques minutes !"

La foule crie : "Non, non, il est comme hébété et ne sort jamais de sa maison et personne ne t'y a jamais vu."

"Femme, amène-le Moi."

La femme le pousse et le traîne pendant que le pauvret tremble plus fort. Le chef de la synagogue avertit Jésus: "Attention ! Le démon va le tourmenter ... et alors il s'excite, griffe et mord.» La foule s'écarte en se pressant contre les murs. Les deux sont désormais en face l'un de l'autre.

Un instant de résistance. Il semble que l'homme habitué au mutisme hésite à parler et gémit. Puis la voix s'articule: "Qu'y a- t-il entre nous et Toi Jésus de Nazareth ? Pourquoi es-tu venu nous tourmenter ? Nous exterminer, Toi, le Maître du Ciel et de la terre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. Personne, dans la chair, ne fut plus grand que Toi parce que dans ta chair d’homme, est renfermé l'Esprit du Vainqueur Éternel. Déjà tu m'as vaincu dans..."

"Tais-toi, sors de lui, Je te le commande."

L'homme est pris d'une agitation étrange. Il s'agite, par à-coups comme s'il y avait quelqu'un qui le maltraite en le poussant et le secouant. Il hurle d'une voix inhumaine et puis est plaqué au sol d'où il se relève ensuite, étonné et guéri.

"Tu as entendu ? Que réponds-tu, maintenant ?" Jésus demande à son opposant.

L'homme barbu et bien habillé hausse les épaules et, vaincu, s'en va sans répondre. La foule le raille et applaudit Jésus.

"Silence, c'est un lieu sacré" dit Jésus, et il ordonne: "Amenez- Moi le jeune homme à qui j'ai promis l'aide de Dieu."

Le malade se présente. Jésus le caresse: "Tu as eu foi ! Sois guéri. Va en paix et sois juste."

Le jeune homme pousse un cri, qui sait ce qu'il éprouve ? Il se jette aux pieds de Jésus et les baise en remerciant: "Merci pour moi et pour ma mère !»

D'autres malades viennent : un jeune enfant aux jambes paralysées. Jésus le prend dans ses bras, le caresse, le pose à terre... et le laisse. Le bambin ne tombe pas mais court vers sa mère qui le reçoit sur son cœur en pleurant, et bénit "le Saint d'Israël.". Arrive un petit vieil aveugle, conduit par sa fille. Lui aussi se voit guéri avec une caresse sur les orbites malades.

De la part de la foule, c'est un délire de bénédictions.

Jésus se fraye un chemin en souriant. Malgré sa grande taille il n'arriverait pas à fendre la foule si Pierre, Jacques, André et Jean ne travaillaient du coude généreusement et ne s'ouvraient un accès depuis leur coin jusqu'à Jésus et ne le protégeaient, jusqu'à la sortie sur la place où le soleil a disparu.

53-Le démon en personne

*(Première Année de la vie publique ; Livre 2)*

*Si ce n'était pas un temps de couvre-feu, je vous aurais envoyé chercher, tellement j'ai été terrorisée par l'apparition du démon.* *Le démon en personne, sans camouflages d'aucune sorte. C'est un personnage de grande taille, mince, fumeux, au front bas et étroit, visage pointu, aux yeux renfoncés, au regard tellement méchant, ironique, faux, que pour un peu j'aurais appelé au secours. J'étais en train de prier, dans l'obscurité de ma pièce, pendant que Marthe était dans la cuisine, et c'était exactement le Cœur Immaculé de Marie que je priais, quand près de la porte fermée, il m'est apparu, lui. Noir sur noir et pourtant j'ai vu tous les détails de son corps nu, affreux, non par l'effet d'une difformité, mais par un je ne sais quoi de féroce, d'horrible, de serpentin qui se dégageait de tous ses membres. Je n'ai vu ni cornes, ni queue, ni pieds fourchus, ni autres détails sous lesquels on le représente habituellement. Mais toute sa monstruosité était dans son expression. Pour exprimer ce qu'il était, je devrais dire: Fausseté, Ironie, Férocité, Haine, Embuscade. C'était ce qu'exprimait son expression rusée et méchante. Il se moquait de moi et m'insultait, mais n'osait approcher davantage. Il était là, cloué près de l'entrée. Il est resté, l'espace de dix bonnes minutes, et puis il s'en est allé. Mais il me passait des sueurs à la fois froides et chaudes. Pendant qu'effrayée, je me demandais le pourquoi de cette venue, Jésus m'a dit: « Parce que tu l'avais durement repoussé dans son élément principal. » (Pendant que je priais Marie, quelque chose tournoyait avec insistance en mon esprit... je ne sais comment appeler cette chose car ce n'est pas une voix, ce n'est pas une idée, ce n'est rien, et c'est pourtant quelque chose qui dit : « Sans toi, ici, quelque chose allait arriver .A cause de tes mérites, elle n'est pas arrivée. Parce que tu es tant aimée de Dieu. » Moi -je ne sais si je fais bien ou mal, mais il me semble que je fais bien -quand j'entends cela, je dis: « Va-t- en Satan. Ne me tente pas. Car si c'est Jésus qui me parle, je l'accepte, mais personne d'autre ne doit le dire pour aiguiser la complaisance envers moi- même. » Jésus m'a donc dit : « C'est parce que tu l'avais repoussé durement en son principal élément : l'orgueil. Oh ! S'il pouvait te faire tomber sur ce point ! L'as-tu bien vu ? N'as-tu pas remarqué comment son aspect, je dirais sa souveraineté ou sa paternité, apparaît et transparaît chez ceux qui même temporairement sont à son service ? Ne t'étonne pas si dans une personne il t'apparaissait avec l'aspect répugnant d'un animal sale et impur, d'un monstre gonflé par le ferment, par le levain de la luxure. C'est parce que cette pauvre créature est un fumier de vices nombreux et de péchés, mais les péchés de la chair sont en elle les principaux. Pense à tous ceux qui d'une autre façon, t'ont fait sursauter et souffrir. A ceux qui, seulement peut-être pendant une heure, ont été les instruments de Satan pour tourmenter une âme fidèle, la faire souffrir, la désoler. N'avaient-ils pas, en te blessant, la même expression de méchanceté cruelle que : tu as vue parfaite en lui? Oh! Il transparaît chez ceux qui le servent! Mais n'aie pas peur. Il ne peut te faire de mal si tu restes avec Moi et Marie. Il te hait. Oh! Sans mesure. Mais il est impuissant à te nuire. Si tu ne permets pas que ton âme le recherche et si tu la laisses sous la protection de mon Cœur, comment veux-tu qu'il puisse lui faire du mal ?*

*Écris ceci et écris aussi les autres visions moins importantes que tu as eues. Le Père doit les connaître toutes et elles ne sont pas sans but. Et sache que le temps arrive de mon printemps. Celui que je donne à mes préférés. Les violettes et les primevères constellent les prés au printemps. La participation à mes douleurs constelle les jours de préparation à la Passion chez mes amis. Va en paix. Je te bénis pour finir de dissiper ce qui te reste de peur, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. »*

111 – LE POSSEDE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

Jésus et les siens sont à travers les campagnes. Ici la moisson du blé est déjà terminée et les champs montrent leurs chaumes brûlés. Jésus suit un sentier ombreux et il parle avec des hommes qui se sont joints au groupe des apôtres.

« Oui » dit quelqu'un. « Rien ne le guérit, il est plus que fou. Et, tu sais, il est la terreur de tout le monde, spécialement des femmes car, il les poursuit avec des plaisanteries obscènes. Et malheur s'il les prenait ! »

« On ne sait jamais où il est » dit un autre. « Sur les monts, dans les bois, dans les sillons des prés... il débouche à l'improviste comme un serpent... Les femmes en ont grand peur. Une, toute jeune, qui revenait du fleuve, se voyant saisie par le forcené a été prise d'une grande fièvre qui l'a emportée en quelques jours. »

« L'autre jour, mon beau-frère était allé à l'endroit où il a préparé un tombeau pour lui et les siens, ayant perdu son beau-père, il faisait les préparatifs de la sépulture. Mais il a dû fuir car il y avait à l'intérieur l'obsédé, nu et criant comme toujours, qui le menaçait à coups de pierres... Il l'a suivi presque jusqu'au village et puis il est retourné au tombeau, et il a dû ensevelir le mort dans mon tombeau. »

« Et cette fois qu'il s'est rappelé que Tobie et Daniel l'avaient pris de force, lié et ramené chez lui ? Il les a attendus, à moitié enseveli dans les roseaux et la boue du fleuve et, quand ils sont montés dans la barque pour pêcher ou traverser, je ne sais pas au juste, avec sa force démoniaque, il a soulevé l'embarcation et l'a retournée. Ils se sont sauvés par miracle, mais tout ce qu'il y avait dans la barque a été perdu et elle en est sortie avec la quille rompue et les rames brisées. »

« Mais vous ne l'avez pas fait voir aux prêtres ? »

« Oui. On l'a amené lié comme un ballot jusqu'à Jérusalem... Un voyage ! un voyage !... J'y étais et je te dis qu'il n'est pas besoin de descendre dans l'enfer pour savoir ce qui s'y passe et ce qui s'y dit. Mais cela n'a servi à rien... »

« Comme avant ? »

« Pire ! »

« Et pourtant... le Prêtre !... »

« Mais que veux-tu !... Il faudrait que... »

« Quoi ? Continue... »

Silence.

« Parle donc. Ne crains pas, je ne t'accuserai pas. »

« Voilà... je disais... mais je ne veux pas pécher... je disais... que... oui... le prêtre pourrait réussir si... si... »

« S'il était saint, tu veux dire, et tu n'oses pas le dire. Moi, je te dis : évite de juger. Mais ce que tu dis est vrai, c'est douloureusement vrai !... »

Jésus se tait et soupire. Un bref silence gêné.

Puis quelqu'un ose de nouveau. « Si nous le rencontrions, le guérirais-tu ? Délivrerais-tu cette contrée ? »

« Tu espères que je le puisse ? Pourquoi ? »

« Parce que tu es saint. »

« Dieu est saint. »

« Et tu es son Fils. »

« Comment peux-tu le savoir ? »

« Hé ! on le dit, et puis nous sommes du fleuve et nous savons ce que tu as fait, il y a trois lunes. Qui arrête une crue, s'il n'est pas Fils de Dieu ? »

« Et Moïse ? Et Josué ? »

« Ils agissaient au nom de Dieu et pour sa gloire, et ils l'ont pu, parce qu'ils étaient saints. Tu l'es plus qu'eux. »

« Le feras-tu, Maître ? »

« Je le ferai si nous le rencontrons. »

Ils continuent leur route. La chaleur qui augmente les amène à quitter la route et à chercher du repos dans un bouquet d'arbres qui sont le long du fleuve, qui n'est plus troublé comme quand il était en crue. Mais bien qu'il soit encore riche en eaux, les eaux sont tranquilles et bleues et toutes scintillantes sous le soleil.

Le sentier s'élargit et l'on aperçoit un groupe de maisons blanches. On doit approcher d'un village. Aux abords se trouvent des petites constructions très blanches et avec une seule ouverture dans une paroi; une partie sont ouvertes, les autres sont fermées hermétiquement. Autour, il n'y a personne. Elles sont éparses sur un terrain aride et inculte qui semble abandonné. Il n'y a que des mauvaises herbes et des cailloux.

« Va-t-en ! Va-t-en ! Recule ou je te tue ! »

« Voilà le possédé qui nous a vus ! Moi, je m'en vais. »

« Et moi, aussi. »

« Et moi, je vous suis. »

« Ne craignez rien. Restez et voyez. »

Jésus montre tant d'assurance que les hommes... courageux obéissent. Pourtant, ils se mettent derrière Jésus. Les disciples aussi restent en arrière. Jésus s'avance seul et solennel comme s'il ne voyait et n'entendait rien.

« Va-t-en ! » Le cri est déchirant : il participe du grondement et du hurlement. Il paraît impossible qu'il puisse sortir d'une gorge humaine. « Va-t-en ! En arrière ! Je te tue ! Pourquoi me poursuis-tu ? Je ne veux pas te voir ! » Le possédé bondit, complètement nu, brun, avec la barbe et les cheveux longs et ébouriffés. Les mèches noires et hirsutes remplies de feuilles sèches et de poussière, retombent sur ses yeux torves, injectés de sang, qui roulent dans leurs orbites, jusque sur la bouche ouverte dans ses cris et ses éclats de rire de fou, qui semblent un cauchemar, sur la bouche qui écume et saigne car le forcené la frappe avec une pierre pointue et il dit : « Pourquoi je ne peux pas te tuer ? Qui lie ma force ? Toi ? Toi ? »

Jésus le regarde et avance.

Le fou se roule sur le sol, il se mord, écume encore davantage, se frappe avec son caillou, se redresse, pointe son index vers Jésus qu'il fixe bouleversé et il dit : « Écoutez ! Écoutez ! Celui qui vient, c'est... »

« Tais-toi, démon de l'homme ! Je te le commande. »

« Non ! Non ! Non ! Je ne me tais pas, non, je ne me tais pas. Qu'y a-t-il entre nous et Toi ? Pourquoi ne nous traites-tu pas bien ? Il ne t'a pas suffi de nous avoir confinés dans le royaume de l'enfer ? Il ne te suffit pas de venir, d'être venu pour nous arracher l'homme ? Pourquoi nous repousses-tu là-bas ? Laisse-nous habiter dans nos proies ! Toi, grand et puissant, passe et conquiers, si tu le peux, mais laisse-nous jouir et nuire. C'est pour cela que nous existons. Oh ! mau...

Non ! Je ne peux pas le dire ! Ne te le fais pas dire ! Ne te le fais pas dire ! Je ne puis te maudire ! Je te hais ! Je te persécute ! Je t'attends pour te torturer ! Je te hais, Toi et Celui de qui tu procèdes, et je hais Celui qui est votre Esprit. L'Amour, je le hais, moi qui suis la Haine ! Je veux te maudire ! Je veux te tuer ! Mais je ne peux pas. Je ne peux pas ! Je ne peux pas encore ! Mais je t'attends, ô Christ, je t'attends. Je te verrai mort ! Oh, heure de joie ! Non ! Pas de joie ! Toi, mort ? Non, pas mort. Et moi vaincu ! Vaincu ! Toujours vaincu !... Ah !!!... » Le paroxysme est à son comble.

Jésus s'avance vers le possédé en le tenant sous le rayonnement de ses yeux magnétiques. Il est tout seul, maintenant, Jésus. Les apôtres et le peuple sont restés en arrière; celui-ci derrière les apôtres et les apôtres à une trentaine de mètres au moins de Jésus.

Des habitants du village, qui paraît très peuplé et qui me paraît aussi riche, sont sortis, attirés par les cris, et ils regardent la scène, tout prêts eux aussi à s'enfuir comme l'autre groupe. Voici la disposition de la scène : au centre le possédé et Jésus, à quelques mètres désormais l'un de l'autre; en arrière de Jésus, à gauche, les apôtres et des gens du peuple; à droite, derrière le possédé, les citadins.

Jésus, après lui avoir commandé de se taire, n'a plus parlé. Il fixe seulement le possédé. Mais maintenant Jésus s'arrête et lève les bras, les tend vers le possédé, il va parler. Les cris deviennent vraiment infernaux. Le possédé se contorsionne, saute à droite, à gauche, en l'air. Il semble qu'il veuille ou s'enfuir ou s'élancer, mais il ne le peut. Il est cloué là et, en dehors de son continuel tortillement, rien ne lui est permis en fait de mouvement.

Quand Jésus tend les bras, les mains tendues comme s'il faisait un serment, le fou crie plus fort et après avoir fait tant d'imprécations, ri et blasphémé, il se met à pleurer et à supplier. « A l'enfer, non ! Non, pas à l'enfer ! Ne m'y envoie pas ! Elle est horrible ma vie même ici, dans cette prison d'homme, car je voudrais parcourir le monde et mettre en pièces tes créatures. Mais là, là, là !... Non ! Non ! Non ! Laisse-moi dehors !... »

« Sors de lui. Je te le commande. »

« Non ! »

« Sors ! »

« Non ! »

« Sors ! »

« Non ! »

« Au nom du Dieu vrai, sors ! »

« Oh ! Pourquoi tu me vaincs ? Mais je ne sors pas, non. Tu es le Christ, Fils de Dieu, mais moi je suis... »

« Qui es-tu ? »

« Je suis Belzébuth, je suis Belzébuth, le maître du monde, et je ne me soumets pas. Je te défie, ô Christ ! »

Le possédé s'immobilise tout à coup, raide, presque hiératique, et il fixe Jésus de ses yeux phosphorescents, remuant à peine les lèvres pour prononcer des paroles inintelligibles, les mains vers les épaules et les coudes pliés, il fait de légers mouvements.

Jésus aussi s'est arrêté; maintenant, les bras croisés sur la poitrine, il le fixe. Jésus aussi remue à peine les lèvres, mais je n'entends pas de paroles.

Les assistants attendent, mais ils ne sont pas tous du même avis:

« Il n'y arrive pas ! »

« Si, maintenant le Christ y arrive. »

« Non, c'est l'autre qui a le dessus. »

« Il est vraiment fort. »

« Oui. »

« Non. »

Jésus desserre ses bras. Son visage est un éclat impérieux. Sa voix est un tonnerre. « Sors. Pour la dernière fois, sors, ô Satan ! C'est Moi qui commande ! »

« Aaaaah ! » (c'est le cri prolongé d'un déchirement infini. Plus que celui de quelqu'un que l'on transperce lentement d'une épée). Et puis le cri se transforme en paroles : « Je sors, oui, tu m'as vaincu. Mais je me vengerai. Tu me chasses, mais tu as un démon à ton côté et j'entrerai en lui pour le posséder, en l'assaillant de tout mon pouvoir. Et ce ne sera pas ton commandement qui l'arrachera à moi. En tout temps, en tout lieu, je m'engendre des fils, moi, l'auteur du Mal. Et comme Dieu s'est engendré de Lui-même, moi, voilà que je m'engendre de moi-même. Je me conçois dans le cœur de l'homme, et lui m'enfante, il enfante un nouveau Satan qui est lui-même, et j'en jubile, je jubile d'avoir une pareille descendance ! Toi et les hommes, vous trouverez toujours ces créatures qui m'appartiennent, qui sont autant d'autres moi-même. Je vais, ô Christ, prendre possession de mon nouveau royaume, comme tu veux, et je te laisse cette loque maltraitée par moi. En échange de celui que je te laisse, aumône que Satan te fait à Toi, Dieu, j'en prends pour moi mille et dix mille maintenant, et tu les trouveras quand Toi, tu seras une loque dégoûtante de chair exposée à la risée des chiens. Dans la succession des temps, j'en prendrai dix mille et cent mille pour en faire mon instrument et ton tourment. Tu crois me vaincre en levant ton Signe ? Les miens l'abattront et je vaincrai... Ah ! Non, je ne te vaincs pas ! Mais je te torture en Toi et dans les tiens !... »

On entend un fracas comme un coup de foudre mais il n'y a pas de lueur d'éclair ni de grondement de tonnerre, seulement un éclatement sec et déchirant et, alors que le possédé tombe comme mort sur le sol et y reste, près des disciples un gros tronc tombe à terre, comme si à environ un mètre du sol il avait été scié par une scie foudroyante. Le groupe apostolique a juste le temps de s'écarter, puis les gens du peuple s'enfuient de tous côtés.

Mais Jésus, qui s'est penché sur l'homme jeté à terre et l'a pris par la main se retourne, restant ainsi penché et avec la main de l'homme délivré dans la sienne, il dit : « Venez. Ne craignez rien ! »

Les gens s'approchent, craintifs. « Il est guéri. Apportez un vêtement. » Quelqu'un part en courant.

L'homme revient à lui tout doucement. Il ouvre les yeux et rencontre le regard de Jésus. Il se met assis. Avec sa main libre, il s'essuie la sueur, le sang et la bave, il rejette en arrière ses cheveux, se regarde, se voit nu devant tant de gens et il a honte de lui. Il se recroqueville sur lui-même et demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qui es-tu ? Pourquoi suis-je ici, nu ? »

« Rien, ami. Maintenant, on va t'apporter des vêtements et tu vas retourner à ta maison. »

« D'où est-ce que je viens ? Et Toi, d'où viens-tu ? » Il parle avec la voix fatiguée et blanche d'un malade.

« Moi, je viens de la Mer de Galilée. »

« Et comment me connais-tu ? Pourquoi me secours-tu ? Comment t'appelles-tu ? »

Des hommes arrivent avec un vêtement qu'ils présentent au miraculé, et arrive une pauvre vieille en pleurs qui serre l'homme guéri sur son cœur.

« Mon fils ! »

« Maman, pourquoi m'as-tu laissé si longtemps ? »

La pauvre vieille pleure plus fort, l'embrasse et le caresse. Peut-être lui dirait-elle d'autres paroles, mais Jésus la domine du regard et lui en inspire d'autres, plus affectueuses : « Tu as été si malade, mon fils ! Loue Dieu qui t'a guéri et son Messie qui a opéré au nom de Dieu. »

« Lui ? Comment s'appelle-t-il ? »

« Jésus de Galilée, mais son nom est Bonté. Baise-lui les mains, fils, dis-lui qu'il te pardonne pour ce que tu as fait ou dit... Certainement tu as parlé dans ta... »

« Oui, il a parlé dans sa fièvre » dit Jésus pour arrêter les paroles imprudentes. « Mais ce n'était pas lui qui parlait et Moi, je ne suis pas sévère avec lui. Sois bon, maintenant. *Sois continent*. » Jésus appuie sur ces mots. L'homme baisse la tête, confus.

Mais ce que Jésus lui épargne, ne lui est pas épargné par les riches citadins qui maintenant se sont approchés. Il y a parmi eux les ineffables pharisiens.

« Cela t'a bien réussi ! Heureusement pour toi, que tu l'as rencontré Lui, le maître des démons. »

« Possédé, moi ? » L'homme est terrorisé.

La petite vieille s'emporte : « Maudits ! Sans pitié, ni respect ! Vipères odieuses et cruelles ! Et toi aussi, ministre inutile de la synagogue. Maître des démons le Saint ! »

« Et qui veux-tu qui ait du pouvoir sur eux, sinon leur roi et père ? »

« Oh ! Sacrilèges ! Blasphémateurs ! Soyez m... »

« Silence, femme. Sois heureuse avec ton fils. Pas d'imprécations. Cela ne me cause ni chagrin, ni angoisse. Allez tous en paix. Aux bons ma bénédiction. Allons, amis. »

« Puis-je te suivre ? » C'est l'homme guéri qui parle.

« Non, reste. Sois un témoignage de Moi et la joie de ta mère. Va ! »

Et au milieu des cris qui l'applaudissent et les murmures méprisants, Jésus traverse en partie la petite ville et puis il rentre dans l'ombre des arbres le long du fleuve. Les apôtres se serrent à Lui.

Pierre demande : « Pourquoi, Maître, l'esprit immonde a-t-il fait tant de résistance ? »

« Parce que c'était un esprit complet. »

« Que veut dire ce mot ? »

« Écoutez-moi. Il en est qui se donnent à Satan en ouvrant une porte à *un* vice principal. Il en est qui se donnent deux, trois, sept fois. Quand quelqu'un ouvre son esprit aux sept vices, alors il entre en lui un esprit complet. C'est Satan qui entre, le prince noir. »

« Cet homme, jeune encore, comment pouvait-il être pris par Satan ? »

 « Oh ! Amis ! Savez-vous par quel sentier vient Satan ? Trois sont les chemins généralement battus, et *il en est un qui ne manque jamais*. Trois : la sensualité, l'argent, l'orgueil de l'esprit. La sensualité, c'est ce qui ne manque jamais. Estafette des autres concupiscences, elle passe en semant son poison, et c'est toute une floraison de fleurs sataniques. C'est pour cela que je vous dis : "Soyez maîtres de votre chair". Que cette maîtrise soit le commencement de toute autre, comme cet esclavage est le commencement de tout autre. L'esclave de la luxure devient voleur et prévaricateur, cruel, homicide, pour servir sa maîtresse. La soif de puissance est elle-même apparentée avec la chair. Il ne vous semble pas ? Il en est ainsi. Méditez et vous verrez si je me trompe. C'est par la chair que Satan est entré dans l'homme et, heureux s'il le peut faire, c'est par la chair qu'il y rentre. Lui, un et septuple, avec la prolifération de ses légions de démons inférieurs. »

« Marie de Magdala, tu disais qu'elle avait sept démons, tu l'as dit, et certainement c'étaient des démons de luxure, et pourtant tu l'as délivrée avec beaucoup de facilité. »

« Oui, Judas, c'est vrai. »

« Et alors ? »

« Et alors, tu dis, ma théorie ne tient pas debout. Non, ami. La femme *voulait*, désormais, *être délivrée de sa possession. Elle voulait.* La volonté, c'est tout. »

« Pourquoi, Maître, nous voyons que beaucoup de femmes sont prises par le démon et, on peut le dire, par ce démon?»

« Tu vois, Mathieu, la femme n'est pas pareille à l'homme dans sa formation et dans ses réactions à la faute d'origine. L'homme a d'autres buts pour ses désirs plus ou moins bons. La femme a un but : l'amour. L'homme a une autre formation. La femme a celle-là : sensible, encore plus parfaite parce qu'elle est destinée à engendrer. Tu sais que toute perfection produit une augmentation de sensibilité. Une ouïe parfaite entend ce qui échappe à une oreille moins parfaite et en jouit. Il en est ainsi de l’œil, ainsi du palais et de l'odorat.

La femme devait être la douceur de Dieu sur la Terre, elle devait être l'amour, l'incarnation de ce feu qui meut Celui qui est la manifestation, le témoignage de cet amour. Dieu l'avait par conséquent douée d'un esprit suréminemment sensible pour que, devant être mère un jour, elle sût et pût ouvrir à ses enfants les yeux du cœur à l'amour de Dieu et de leurs semblables, de même que l'homme aurait ouvert à ses enfants les yeux de l'intelligence pour comprendre et agir. Réfléchis au commandement que Dieu se donna à Lui-même : "Faisons à Adam une compagne". Dieu-Bonté ne pouvait que *vouloir faire une bonne* compagne à Adam. Qui est bon, aime. La compagne d'Adam devait donc être assez capable d'aimer pour finir de rendre bienheureux le jour de l'homme dans l'heureux Jardin. Elle devait être assez capable pour être seconde, collaboratrice et remplaçante de Dieu dans l'amour de l'homme, sa créature, de façon que même aux heures où la Divinité ne se manifestait pas à sa créature avec sa voix d'amour, l'homme ne se sentît pas malheureux par manque d'amour.

Satan connaissait cette perfection. *Satan sait tant de choses*. C'est lui qui parle par les lèvres des pythons en disant des mensonges mêlés à des vérités. Et ces vérités que lui hait parce qu'il est Mensonge, il les dit seulement - *retenez-le bien, vous tous et vous qui viendrez plus tard* - *pour vous séduire par la chimère que ce n'est pas la Ténèbre qui parle, mais la Lumière*. Satan, rusé, sournois et cruel, s'est insinué dans cette perfection et y a mordu et y a laissé son poison. La perfection de la femme en amour est ainsi devenue pour Satan un instrument pour dominer la femme et l'homme, et propager le mal... »

« Mais nos mères, alors ? »

« Jean, tu crains pour elles ? Toutes les femmes ne sont pas des instruments pour Satan. Parfaites dans le sentiment, elles sont toujours excessives dans l'action : anges si elles veulent appartenir à Dieu, démons si elles veulent appartenir à Satan. Les femmes saintes - et ta mère est de celles-là - veulent appartenir à Dieu, et elles sont des anges. »

« Ne te semble-t-elle pas injuste, Maître, la punition pour la femme ? L'homme aussi a péché. »

« Et la récompense, alors ? Il est dit que c'est par la Femme que le Bien reviendra dans le monde et que Satan sera vaincu. »

« Ne jugez jamais les œuvres de Dieu. Cela pour commencer. Mais pensez que, comme c'est par la femme que le Mal est entré, il est juste que ce soit par la Femme que le Bien entre dans le monde. Il s'agit d'anéantir une page écrite par Satan, et ce seront les larmes d'une Femme qui le feront. Et puisque Satan poussera éternellement ses cris, voilà qu'une voix de Femme chantera pour les couvrir. »

« Quand ? »

« En vérité je vous dis que sa voix est déjà descendue des Cieux où elle chantait éternellement son alléluia. »

« Elle sera plus grande que Judith ? »

« Plus grande que toute femme. »

« Que fera-t-elle ? Que fera-t-elle donc ? »

« Elle renversera Ève dans son triple péché. Obéissance absolue. Pureté absolue. Humilité absolue. C'est sur cela qu'elle se dressera, reine et victorieuse... »

« Mais, n'est-ce pas ta Mère, Jésus, la plus grande pour t'avoir engendré ? »

« Grand est celui qui fait la volonté de Dieu, et c'est pour cela que Marie est grande. Tout autre mérite vient de Dieu, mais celui-là est tout à fait sien, et qu'elle en soit bénie. »

Et tout prend fin.

47 - LES POSSEDES GERASENIENS

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

Jésus, après avoir traversé le lac du nord-ouest au sud-est, recommande à Pierre de débarquer près d'Ippo. Pierre obéit sans discuter. Il descend avec la barque jusqu'à l'embouchure d'un petit fleuve que les pluies de printemps et un récent orage ont rempli et rendu bruyant, et qui débouche dans le lac par une gorge resserrée et rocheuse comme toute la côte en ce point. Les garçons gardent les barques - il y en a un par barque - et reçoivent l'ordre d'attendre jusqu'au soir pour le retour à Capharnaüm.

« Et soyez muets comme les poissons si l'on vous interroge » conseille Pierre. « Si quelqu'un vous demande où est le Maître, répondez avec assurance : "Je ne sais pas". La même chose si on veut savoir où il s'est dirigé. C'est la vérité. Vous ne le savez pas. »

On se sépare et Jésus entreprend l'escalade d'un sentier abrupt qui grimpe presque à pic sur le rocher. Les apôtres le suivent par le sentier difficile jusqu'au sommet du rocher qui s'adoucit en un plateau planté de chênes sous lesquels paissent de nombreux porcs.

« Puants animaux ! » s'exclame Barthélemy. « Ils nous empêchent de passer... »

« Non. Ils ne nous empêchent pas de passer. Il y a de la place pour tous » répond calmement Jésus.

Du reste les gardiens, en voyant des israélites, cherchent à rassembler les porcs sous les chênes pour laisser libre le sentier. Et les apôtres passent, en faisant mille grimaces, au milieu des ordures laissées par les animaux qui bien gras, cherchent à grossir encore en fouillant le sol avec leur groin.

Jésus est passé sans faire tant d'histoires en disant aux gardiens du troupeau : « Que Dieu vous récompense pour votre gentillesse. »

Les gardiens, pauvres gens à peine moins sales que leurs porcs mais en revanche infiniment plus maigres, le regardent étonnés et puis bavardent entre eux. L'un d'eux dit : « Mais ce n'est pas un israélite ? » A quoi les autres répondent : « Mais tu ne vois pas qu'il a des franges à son vêtement ? »

Le groupe apostolique se réunit, maintenant qu'il peut avancer en groupe sur un petit chemin suffisamment large.

Le panorama est très beau. Surélevé de quelques dizaines de mètres au-dessus du lac, il permet pourtant de dominer tout le miroir d'eau avec les villes éparses sur les rives. Tibériade est une splendeur avec ses belles constructions en face de l'endroit où se trouvent les apôtres. Ici, au-dessous, au pied du rocher de basalte, la grève étroite paraît un coussin de verdure alors que sur la rive opposée, de Tibériade à l'embouchure du Jourdain, il y a une plaine plutôt large et que les eaux du fleuve rendent marécageuse. Le fleuve semble s'y attarder avant de reprendre sa course après avoir ralenti dans le lac tranquille. Cette plaine est remplie de toutes sortes de plantes et de buissons particuliers aux marécages. On y voit toute une population d'oiseaux aquatiques aux couleurs bariolées comme s'ils étaient couverts de joyaux. Cet endroit, on le regarde comme un jardin. Les oiseaux s'élèvent des touffes d'herbe et des roseaux, volent sur le lac, y plongent pour attraper un poisson, se relèvent encore plus merveilleux à cause de l'eau qui a ravivé les couleurs de leur plumage et reviennent vers la plaine fleurie sur laquelle le vent s'amuse à déplacer les couleurs. Ici, au contraire, ce sont des bois de chênes très grands sous lesquels l'herbe est douce et d'un vert émeraude. Au-delà de cette bande boisée, la montagne remonte après un vallon, en formant un mamelon abrupt et rocailleux sur lequel s'incrustent les maisons construites sur des terrasses rocheuses. Je crois que la montagne ne fait qu'un avec les constructions, offrant ses cavernes pour l'habitat, mélange de cité troglodyte et de ville ordinaire.

Elle est caractéristique avec cette montée en terrasses grâce à laquelle le toit des maisons inférieures est au niveau de l'entrée du rez-de-chaussée des maisons du plateau qui est au-dessus. Sur les côtés où la montagne est plus abrupte, abrupte au point d'interdire toute construction, il y a des cavernes, des excavations profondes et des sentiers rapides qui descendent vers la vallée. A la saison des pluies, ces sentiers doivent devenir autant de bizarres petits torrents. Des blocs de toutes sortes, entraînés dans la vallée par les eaux, forment un piédestal chaotique à cette petite montagne si abrupte et si sauvage, bossue et impertinente comme un hobereau qui veut à tout prix qu'on le respecte.

« N'est-ce pas Gamala ? » demande le Zélote.

« Oui, c'est Gamala. Tu la connais ? » dit Jésus.

« J'y ai été comme fugitif, une nuit il y a bien longtemps. Après, la lèpre est venue et je ne suis plus sorti des tombeaux... »

« On t'a poursuivi jusqu'ici ? » demande Pierre.

« Je venais de la Syrie où j'étais allé chercher refuge, mais ils me découvrirent et seule la fuite en ces terres empêcha ma capture. Après, je suis descendu lentement et toujours menacé jusqu'au désert de Tecua et de là, désormais lépreux, à la Vallée des Morts. La lèpre me sauvait de mes ennemis...»

« Ils sont païens, n'est-ce pas ces gens-là ? » demande l'Iscariote.

« Presque tous. Quelques hébreux pour le trafic et puis, un mélange de croyants et de gens tout à fait incroyants. Pourtant, ils n'ont pas été mauvais avec moi qui étais fugitif. »

« Un pays de bandits ! Quelles gorges ! » s'exclament plusieurs.

« Oui. Mais croyez-le, il y a davantage de bandits de l'autre côté » dit Jean encore impressionné par la capture du Baptiste.

« De l'autre côté, il y a des bandits même parmi ceux qu'on appelle justes », ajoute son frère.

Jésus prend la parole : « Et pourtant, nous les approchons sans dégoût. Alors qu'ici vous avez fait des grimaces pour passer près des animaux. »

« Ils sont impurs... »

« Le pécheur l'est beaucoup plus. Ces bêtes sont faites ainsi et ce n'est pas leur faute si elles sont ainsi faites. L'homme, au contraire, est responsable d'être impur par suite du péché. »

« Mais alors, pourquoi ont-ils été classés par nous comme impurs ? » demande Philippe.

« Une fois, j'y ai fait allusion. A cette classification, il y a une raison surnaturelle et une raison naturelle. La première, c'est d'enseigner au peuple élu la manière de vivre en ayant présent à son esprit son élection et la dignité de 1'homme, même dans une action commune comme celle de manger. Le sauvage se nourrit de tout. Il lui suffit de s'emplir le ventre. Le païen, même s'il n'est pas sauvage, mange également de tout, sans penser que la suralimentation fomente les vices et les tendances qui avilissent 1'homme. Les païens cherchent même à arriver à cette frénésie du plaisir qui pour eux est presque une religion. Les plus cultivés parmi vous sont au courant des fêtes obscènes en l'honneur de leurs dieux, qui dégénèrent en une orgie de luxure. Le fils du peuple de Dieu doit savoir se maîtriser et par l'obéissance et la prudence, se perfectionner lui-même en pensant à son origine et à sa fin: Dieu et le Ciel. La raison naturelle d'autre part enjoint de ne pas exciter le sang par des nourritures qui amènent à des élans passionnels indignes de l'homme. L'amour même charnel ne lui est pas interdit, mais il doit toujours le tempérer par la fraîcheur de l'âme qui tend au Ciel. Ce doit donc être *l'amour* et non la sensualité qui unit l'homme à sa compagne dans laquelle il voit sa semblable et non une femelle. Mais les pauvres bêtes ne sont coupables ni d'être des porcs, ni des effets que la chair de porc peut à la longue produire dans le sang. Moins encore les hommes qui sont préposés a leur garde. S'ils sont honnêtes, quelle différence y aura-t-il dans l'autre vie entre eux et le scribe penché sur ses livres et qui malheureusement n'y apprend pas la bonté ? En vérité je vous dis que nous verrons des gardiens de porcs parmi les justes et des scribes parmi les injustes. Mais, qu'est-ce que c'est que ce fracas ? »

Tout le monde s'écarte du flanc de la montagne parce que des pierres et de la terre roulent et bondissent sur la pente, et on regarde étonné.

« Voici, voici ! Là-bas ! Deux hommes… complètement nus...qui viennent vers nous en gesticulant. Des fous... »

« Ou des possédés » répond Jésus à l'Iscariote qui le premier a vu les deux possédés venir vers Jésus.

Ils doivent être sortis de quelque caverne dans la montagne. Ils crient. Le plus rapide à la course se précipite vers Jésus. Il semble un étrange gros oiseau plumé tant il est rapide, ramant avec ses bras comme si c'était des ailes. Il s'abat aux pieds de Jésus en criant : « Te voilà ici, Maître du monde ? Qu'ai-je à faire avec Toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Est-elle déjà venue l'heure de notre châtiment ? Pourquoi es-tu venu nous tourmenter avant le temps ? » L'autre possédé, soit que sa langue soit liée, soit que le démon le paralyse, ne fait que se jeter à plat ventre par terre et pleurer et puis, s'étant assis, il reste comme inerte, jouant avec des cailloux et avec ses pieds nus. Le démon continue de parler par la bouche du premier qui se tord par terre dans un paroxysme de terreur. On dirait qu'il veut réagir et ne peut qu'adorer, attiré et repoussé en même temps par la puissance de Jésus. Il crie : « Je t'en conjure, au nom de Dieu, cesse de me tourmenter. Laisse-moi partir ! »

« Oui, mais hors de celui-ci. Esprit immonde, sors de ces hommes et dis ton nom. »

« Légion c'est mon nom, car nous sommes nombreux. Nous les possédons depuis des années et par eux, nous brisons cordes et chaînes et il n'est pas de force d'homme qui puisse résister. A cause de nous, ils sont une terreur et nous nous servons d'eux pour que les gens te blasphèment. Nous nous vengeons sur eux de ton anathème. Nous abaissons l'homme au-dessous de la bête fauve pour qu'on se moque de Toi. Il n'est pas de loup, de chacal ou d'hyène, pas de vautour ni de vampire semblables à ceux que nous tenons. Mais ne nous chasse pas. L'enfer est trop horrible!... »

« Sortez ! Au nom de Jésus, sortez ! » Jésus a une voix de tonnerre, et ses yeux dardent des éclairs.

« Laisse-nous au moins entrer dans ce troupeau de porcs que tu as rencontré. »

« Allez. »

Avec un cri bestial, les démons quittent les deux malheureux et, à travers un tourbillon de vent qui fait ondoyer les chênes comme des herbes, ils s'abattent sur les porcs très nombreux. Les animaux se mettent à courir comme des possédés à travers les chênes avec des cris vraiment démoniaques. Ils se heurtent, se blessent, se mordent, et enfin se précipitent dans le lac lorsque, arrivés à la cime de la haute falaise, ils n'ont plus pour refuge que l'eau qu'elle domine. Pendant que les gardiens, bouleversés et désolés, hurlent d'épouvante, les bêtes, par centaines, avec des bruits sourds, se précipitent dans les eaux tranquilles où ils produisent des tourbillons d'écume. Ils coulent, reviennent en surface, se retournent montrant leurs panses rondes ou leurs museaux pointus avec des yeux terrifiés et finalement se noient.

Les bergers courent en criant vers la ville. Les apôtres, arrivés sur le lieu du désastre, reviennent en disant : « Il n'y en a pas eu un seul de sauvé ! Tu leur as rendu un bien mauvais service ! »

Jésus calmement répond : « Mieux vaut que périssent deux milliers de porcs qu'un seul homme. Donnez un vêtement à ces gens-là. Ils ne peuvent pas rester ainsi. »

Le Zélote ouvre un sac et donne un de ses vêtements. Thomas donne le second. Les deux hommes sont encore un peu étourdis, comme s'ils sortaient d'un lourd sommeil plein de cauchemars.

« Donnez-leur de la nourriture. Qu'ils recommencent à vivre en hommes. »

Pendant que les deux mangent le pain et les olives qu'on leur a donnés et boivent à la gourde de Pierre, Jésus les observe.

A la fin ils parlent : « Qui es-tu ? » dit l'un. « Jésus de Nazareth. »

«Nous ne te connaissons pas » dit l'autre.

« Votre âme m'a connu. Levez-vous maintenant et rentrez chez vous. »

« Nous avons beaucoup souffert, je crois, mais je ne me rappelle pas bien. Qui est celui-là ? » demande celui que le démon faisait parler et il montre son compagnon.

« Je ne sais pas. Il était avec toi. »

« Qui es-tu ? Et pourquoi es-tu ici ? » demande-t-il à son compagnon.

Celui qui était comme muet et qui est encore le plus inerte, dit : « Je suis Démétrius. C'est Sidon, ici ? »

« Sidon est au bord de la mer, homme. Ici, tu es au-delà du lac de Galilée. »

« Et pourquoi suis-je ici ? »

Personne ne peut donner de réponse. Voilà que les gens arrivent suivis des gardiens. Ils semblent apeurés et curieux. Quand ensuite ils voient les deux possédés habillés, leur stupeur augmente.

« Celui-ci c'est Marc de Giosia !... Et celui-là le fils du marchand païen !… »

« Cet autre, c'est Celui qui les a guéris et qui a fait périr nos porcs, car les démons qui étaient entrés en eux les ont affolés » disent les gardiens.

« Seigneur, tu es puissant, nous le reconnaissons. Mais tu nous as déjà fait trop de mal ! Un dommage de plusieurs talents. Va-t-en, nous t'en prions, que ta puissance ne fasse pas écrouler la montagne pour la plonger dans le lac. Va-t-en... »

« Je m'en vais. Je ne m'impose à personne » et Jésus revient par le chemin déjà fait, sans discuter. Vient, derrière les apôtres, le possédé qui parlait. Derrière, à distance, plusieurs habitants de la ville, pour voir s'il part réellement.

Ils suivent à nouveau le sentier rapide et reviennent à l'embouchure du petit torrent, près des barques. Les habitants restent sur la berge à regarder. Le possédé délivré descend derrière Jésus.

Dans les barques, les garçons sont épouvantés. Ils ont vu la pluie de porcs qui tombaient dans le lac et regardent encore les corps qui surnagent toujours plus nombreux, toujours plus gonflés avec leurs panses arrondies à l'air et leurs courtes pattes raidies fixées comme des pieux sur une masse de lard.

« Mais qu'est-ce qui est arrivé ? » demandent-ils.

« Nous allons vous le dire. Maintenant détachez les amarres et partons... Où, Seigneur ? » dit Pierre.

« Dans le golfe de Tarichée. »

L'homme qui les a suivis, maintenant qu'il les voit monter dans les barques, dit en suppliant: « Prends-moi avec Toi, Seigneur. »

« Non, rentre chez toi. Les tiens ont le droit de t'avoir. Parle leur des grandes choses que t'a faites le Seigneur et comment Il a eu pitié de toi. Cette région a besoin de croire. Allume les flammes de la foi par reconnaissance pour ton Seigneur. Va. Adieu. »

« Réconforte-moi au moins par ta bénédiction, que le démon ne me reprenne pas. »

« Ne crains pas. Si tu ne le veux pas, il ne reviendra pas. Mais je te bénis. Va en paix. »

Les barques s'éloignent de la rive en direction est-ouest. Alors seulement, pendant qu'elles fendent les flots où flottent les cadavres des porcs, les habitants de la cité *qui n'a pas voulu Le Seigneur* quittent la berge et s'en vont.